

Cette leçon m'avait appris qu'il y avait une lacune dans mon éducation. Je résolus de la combler. Pendant six mois, je pris des leçons de boxe et de bâton chez un maître d'escrime."

Voilà bien l'homme peint par lui-même : intelligence essentiellement pratique, qui observe tout, qui tire partie de tout.

Aujourd'hui le Dr. LaRue peut aussi bien donner des leçons de boxe et de bâton, que d'industrie et de chimie. Il entend le coup de poing : il sait faire le moulinet, parer tierce, quarte, quinte comme aucun. Je ne vous conseille pas de vous attaquer à lui ; vous courriez risque d'aller faire une promenade chez le peintre.

Marié après 1860, LaRue a déjà une demi douzaine d'enfants, et plus, je crois. Il espère bien en avoir, pour le moins, autant encore. Il tient, avec Napoléon, que le plus grand patriote est celui qui donne le plus d'enfants à la patrie. Ce sont des colons tout rendus ; et on évite les frais de transport. Il n'y a qu'à les empêcher d'émigrer dans l'autre monde.

Quoiqu'il ait considérablement écrit, le Dr. LaRue n'est pas, ne veut pas être un auteur. La plume est pour lui ce que la pioche est au cultivateur, la truelle au maçon : un instrument. Ecrire pour écrire ! fi donc ! Il n'écrit pas pour faire du style, il écrit pour faire du bien.

Il est de ceux qui croient que le temps des livres est passé. Dans ce chemin de fer qui va à toute vapeur, qu'on appelle aujourd'hui la vie, on n'a plus le temps de lire un livre. Les livres sont remplacés par la feuille volante. Une idée vous vient, vous la confiez au papier, et vous jetez la feuille au vent. Le passant la ramasse, cueille l'idée, et laisse tomber la feuille au ruisseau.

Le Dr. LaRue a écrit par ci par là, quand l'idée lui est venue, dans le *Courrier du Canada*, dans l'*Événement*, que sais-je où ?

Il a fait ses premières armes dans les *Soirées* et dans le *Foyer*, dont il est un des fondateurs.

Entre deux conférences d'hiver, il a réuni et mis en ordre ces articles épars. Il en a fait un *pot-pourri*, sur lequel il a écrit : *Mélanges*.

C'est la somme de ses idées.

Lisez cela, vous me direz après si l'auteur n'est pas un homme d'esprit, et plus encore un homme d'action. Style pur, sobre, net comme ses idées ; point de fanfreluches : les oripeaux sont pour les comédiens de la plume. Est-il parfait ? Le Dr. LaRue est économiste. Il a les défauts de ses qualités : son esprit trop pratique manque parfois d'idéal. Sa phrase coudoie le prosaïsme : elle marche, elle ne vole pas.

Pur LaRue, agir, c'est vivre. Aussi rien ne l'indigne comme de voir la bande des niais, des impuissants, qui, incapables d'avancer, passent leur temps à barrer les jambes de ceux qui vont de l'avant. La devise américaine est sa devise : *go ahead*.

Qui croirait, après cela, que cet homme ardent, actif, qui ne peut souffrir aucun joug, se laisse atteler par ses enfants ?

Le Dr. LaRue est le plus tendre des époux, le plus passionné des pères. Entrez à son bureau : vous le trouverez, comme Henri IV, avec son petit Louis XIII sur le dos, un touet à la main.

PLACIDE LÉVINE.

P. S.—Certains journaux prétendent en savoir bien long sur mon compte. Tout ce qu'ils savent, c'est qu'ils n'en savent rien : ils en donnent la preuve. Je leur réponds en *silhouettant* ceux-là même qu'ils attaquent.

Argenteuil, 10 mars, 1872.

CAUSERIE.

La rade de Québec.—Lévis.—La carte de Champlain.—Le coup des Ecoliers.—Bombardement de Québec en 1759.—Massacre de St. Joachim.—Victoire de Montmorency.—Montcalm et Lévis.—Le général Wooster.—Fortifications de Lévis.—Une légende.—Le Grand-Tronc.—Le chemin de Lévis à Kenebec.—La cité antique et les villes américaines.—Trois-Rivières.—La Société Générale Forestière.—L'Honorable M. Blanchet.—L'Echo de Lévis.—

Quand les rayons d'un soleil d'été plongent leurs paillettes d'or dans la nappe azurée, le fleuve St. Laurent, resplendissant de lumières et empreint d'une grandeur sereine, ressemble à ces fleuves des contes orientaux qui roulent des flots de pierres et de diamants. La rade de Québec offre alors à l'œil le plus pittoresque spectacle qui soit sur ses rives.

D'un côté Québec, la cité historique, qui domine le fleuve de son promontoire sourcilieux ; de l'autre, Lévis qui s'élève en amphithéâtre et dont l'attitude pleine de coquetterie et de grâce rappelle ces villes des bords de l'Italie et de la Sicile chantées par les poètes. An loin, l'île d'Orléans perdue dans la brume dorée du fleuve. A l'horizon se découpe en dentelles d'un bleu sombre comme le dernier nuage d'une tempête, l'ondoyante chaîne des Laurentides.

Lévis n'est pas encore une grande ville, mais elle renferme tous les éléments de sa grandeur future.

Lorsque Champlain dressa en 1613, la carte de Québec et de ses environs, il l'a décrit brièvement : Pointe fort étroite du côté de l'Orient de Québec.

En 1629, il l'appelle Cap de Lévis.

C'est Henri de Lévis, d'après M. l'abbé Laverdière, cet érudit qui travaille comme une bédouille et qui a doté les lettres d'une œuvre vraiment nationale. "Les Voyages du Sieur de Champlain," c'est Henri de Lévis, duc de Ventadour, lieutenant général de la Nouvelle France de 1625 à 1627, qui a probablement donné son nom à Lévis.

C'est à peine si l'histoire mentionne Lévis.

En 1759, le général Montcalm plaça à Lévis un poste d'observation composé de Français et d'Indiens. Ce poste fut dispersé le 30 juin par une partie de l'armée anglaise, qui se rendit de l'île d'Orléans à Lévis, sous les ordres du général Monkton, afin d'y établir des batteries de siège contre Québec.

Montcalm, dépêcha aussitôt à Lévis un détachement de 1500 hommes, commandé par M. Dumas, avec mission de détruire ces batteries. Après avoir traversé le fleuve au Sault de la Chaudière, dans la nuit du 12 au 13 juillet, ce détachement se mit en marche sur deux colonnes, mais l'une des colonnes ayant avancé l'autre et s'étant désorientée, il y eut une méprise fatale ; la dernière colonne prit la première pour l'ennemi, et après une légère escarmouche, il s'en suivit une panique générale. Le lendemain, M. Dumas et sa petite troupe avaient repassé le fleuve sains et saufs.

On donna à cette échauffourée le nom de Coup des Ecoliers, parce que ce détachement se composait en partie d'élèves des Ecoles.

C'est alors qu'eut lieu le bombardement de Québec. Wolf, jugeant le camp de Montcalm établi à Beauport inat-

taquable, se décida à bombarder la ville. L'incendie dévora la cathédrale et les plus belles maisons de Québec.

C'est vers la même époque que plus de 1400 maisons furent incendiées de Québec à la Malbaie et que le capitaine Montgomery ordonna à St. Joachim l'inutile hécatombe que l'histoire a flétrie.

En vain la brigade du général Monkton laissa Lévis le 31 juillet de la même année, 1759, afin de prêter main forte à Wolf, malgré les efforts et toute l'habileté de ce dernier, le général Montcalm, assisté du chevalier de Lévis, remporta sur les ennemis une victoire signalée à Montmorency.

Fussions nous séparés par des siècles de ces temps si fertiles en péripéties dramatiques et en héroïques faits d'armes, et l'histoire de notre pays déroulerait-elle à nos yeux des pages plus éclatantes, nos cœurs émus vibreraient encore à ces souvenirs.

Cette lutte fut d'autant plus admirable qu'elle fut plus désespérée. La valeur qui s'accroît des enivrements et des souffles de la victoire, peut être brillante, mais elle est héroïque quand toutes voies qui conduisent au triomphe sont fermées, et que combattre n'est plus qu'une vaine immolation.

Saluons en passant ces deux figures qui jettent dans notre passé sombre tous les rayonnements d'une gloire durable : Montcalm, nature sympathique ! plus intrépide soldat que grand capitaine ; Lévis, le type chevaleresque, le héros comme la France en fut prodigue du temps des croisades, digne d'une plus haute renommée, et qui, sur un théâtre plus en vue, eut peut-être égalé les noms célèbres dans les fastes de la guerre.

En 1776, lors de la guerre de l'indépendance, le général américain Wooster, établit deux batteries de siège contre Québec, l'une à la Pointe-Lévis, l'autre sur les buttes à Neveu, mais ces batteries n'eurent aucun effet.

On voit, d'après ce qui précède que les hauteurs de Lévis n'ont servi qu'à bombarder Québec.

Du puis que le Gouvernement Impérial a fait ériger les fortifications de Lévis, une telle éventualité n'est plus à craindre, Lévis peut jouer désormais un plus grand rôle militaire ; ses fortifications forment avec la forteresse de Québec une ligne de défense redoutable.

Parmi les légendes qui se racontent au coin du feu, pendant les longues soirées d'hiver, il en est une célèbre à Lévis.

Longtemps "la cage de fer de la Corriveau" a répandu dans les campagnes une superstition terreur.

Que de contes bizarres cette cage sinistre n'a-t-elle pas fait surgir, comme autant de fantômes dans les imaginations épouvantées ? Autour de cette prison aérienne, les spectres venaient, à certaines heures de la nuit, s'enchaîner dans une danse macabre telle qu'Holbein n'en a jamais rêvée. Souvent le voyageur attardé voyait, au détour des buissons, se dresser de fantastiques silhouettes, et entendait d'effroyables blasphèmes.

Pendant que les morts dormaient au cimetière, dans la morne immobilité du sépulcre, l'ombre de cette étrange trépassée laissait échapper, à travers les mugissements de la tempête, ses sanglots funèbres.

Marie-Josephte Corriveau s'était mariée en novembre 1749, à un cultivateur de St. Valier. Cet homme meurt le 27 avril 1760, et de sourdes rumeurs d'assassinat commencent à circuler.

Le 20 juillet 1760, Marie-Josephte Corriveau convole en seconde nocces à Louis Godier, de St. Valier, et en janvier 1763 elle lui brise le crâne avec une fourche de fer. Voulant donner le change sur les causes de cette mort violente, elle traîne le cadavre à l'écurie, aux pieds d'un cheval.

La Cour Martiale, présidée par le lieutenant colonel Morris, rendit alors un jugement—dont la famille Nearn de Malbaie possède encore l'original—condamnant Joseph Corriveau, père de l'assassin, à la pendaison, et Marie-Josephte Corriveau, accusée d'avoir laissé le crime s'accomplir sans avertir la justice, à recevoir soixante coups de fouet et à avoir la main marquée de la lettre M, avec un fer rouge.

Cette dernière punition était infligée à Isabelle Sylvain comme parjure dans la même cause.

Joseph Corriveau s'était avoué coupable : telle était la fascination que la fille exerçait sur le père.

Mais les choses ne devaient pas se passer ainsi. Le Père Glapion, supérieur des Jésuites de Québec, après avoir entendu Joseph Corriveau en confession, avertit la justice que le condamné avait des révélations à lui faire. La vérité vengeresse éclata, et Marie-Josephte Corriveau, fut pendue, en vertu d'un autre jugement de la cour martiale, sur les buttes à Neveu, près des plaines d'Abraham. Son cadavre fut mis dans une cage de fer, et cette cage de fer attachée, en avril 1763, à un poteau situé à la "Fourche des quatre chemins," à Lévis, à douze arpents environ à l'ouest de l'église.

C'était, il faut l'avouer, d'une justice primitive ; on se souvenait encore du moyen âge, où l'esprit étroit des législateurs et des justiciers voulait donner au peuple d'éclatants exemples de châtiement.

Ludovic Storce, duc de Milan, Jeanne d'Arc, Bajazet et le Cardinal Labaluc furent enfermés de leur vivant dans des cages de fer, mais je ne sache pas qu'on y ait mis des cadavres, en d'autres pays. On trouvait plus commode de les laisser pendre au gibet, comme à Montfaucon.

Les résidents de la Pointe Lévis demandèrent en vain aux autorités de faire disparaître cette cage. Des individus l'enlèverent pendant la nuit et l'enfouirent près du cimetière.

Cette disparition nocturne colora d'un air de vérité les récits légendaires. On y vit la marque suprême de la vengeance divine.

Le cimetière de la Pointe Lévis fut agrandi en 1830, après l'incendie de l'église, et la cage de fer y fut trouvée par le fossoyeur en 1850. Elle fut d'abord déposée dans les caveaux de la sacristie, exposée ensuite à Québec, et enfin vendue au Musée Barnum, à New-York, où on peut la voir encore.

Lévis n'était alors qu'un village ; c'était loin d'être la ville prospère qui existe aujourd'hui.

C'est le chemin de fer le Grand Tronc qui a fait de Lévis une ville qui possède des manufactures et des édifices remarquables, et dont le commerce et l'industrie prennent, de jour en jour, plus d'extension. Lévis est appelée à devenir un grand centre, quand le chemin de fer de Lévis à Kenebec et le chemin de fer Intercolonial seront terminés.

La population de Lévis, ville de date récente, est de 13,000 âmes, le double de la population de Trois-Rivières, l'une des plus anciennes villes du Canada.

Lévis ressemble aux villes américaines, par la rapidité avec laquelle elle s'est élevée au rang d'une ville.

Cet accroissement rapide des villes américaines est dû à des causes générales bien connues : les chemins de fer qui régularisent les voies du commerce et donnent à certains lieux, autrefois obscurs et perdus au fond des forêts, une importance commerciale extraordinaire ; l'émigration européenne, le trop

plein de là-bas qui se déverse ici, les familles indigentes qui laissent une patrie où toutes les places sont prises, pour aller chercher fortune aux Etats-Unis, dans cette patrie cosmopolite où vivent des races diverses, sans autre lien entre elles que les liens du commerce et de l'industrie. La nation ainsi composée, n'ayant d'autre ambition que les fortunes rapides, d'autre vertu sociale que *l'auri sacra fames*, a fait de l'Amérique un pays presque fabuleux.

On ne semblait pas se douter, autrefois, que le commerce eut une telle puissance de création.

Autrefois, le commerce était stationnaire et ne se déplaçait qu'à de rares intervalles. Quand il s'était établi dans une région, il y restait des siècles.

Aussi quelle différence entre les villes de l'antiquité et les villes américaines.

Autrefois, la cité était l'idéal patriotique, c'était l'image de la patrie. Son origine était entourée de splendeurs divines et sacrées ; des dieux et des héros l'avaient fondée ; chaque monument était un symbole, et les siècles y avaient lentement accumulé les traditions et les souvenirs.

Quel contraste ne présente pas les villes américaines ? Aux Etats-Unis, la cité, dans l'acception antique, n'existe pas, mais les grandes villes de marbre et de pierre s'y improvisent en quelque sorte. On voit d'abord quelques maisons disséminées sur un large espace, c'est le village ; bientôt le village agrandi, devient un bourg, le bourg, plus peuplé, devient une ville, une immense ruhe humaine, un volcan où, comme les cyclopes de la fable, les hommes vivent dans les fécondes activités du travail.

Mais cette ville colossale et superbe ne représente rien en fait d'arts, de souvenirs et de patrie. Ce n'est pas comme la cité antique et les cités européennes, le lieu privilégié où s'élevaient les monuments d'une architecture sans égale, où l'on admire les merveilles des arts ; un foyer de fermentation intellectuelle où la pensée se développe et s'élève, où les civilisations se forment et s'épurent, où les traditions de l'humanité se conservent et se transmettent dans un pieux respect : l'œuvre de l'homme enfin, la plus complète et l'une des plus dignes de son génie.

J'ai voulu, dans cette digression, développer une vérité consacrée par la philosophie de l'histoire. Les villes, tout en aspirant à la prospérité et aux richesses, doivent placer au-dessus de ces choses humaines et mortelles, des principes qui soient immortels et immuables, et conserver cette unité d'idées, de religion et de langue, qui fait les nations fortes, aux heures de crise suprême.

Puisse Lévis naissante, jouir de la rapide prospérité des villes américaines et rester française de langue et de cœur.

Lévis doit fonder, sur l'émigration que nous attendons au printemps, de grandes espérances pour ses progrès.

Le gouvernement a concédé, à la Société Générale Forestière, un lot de terre considérable, dans les comtés de Dorchester et de Beauce, sur le parcours du chemin de Lévis à Kenebec. La Société Générale Forestière, se propose d'établir, en Canada, 1,600 familles Alsaciennes, Lorraines et Belges, dans l'espace de huit ans. Evaluant à cinq personnes la moyenne de chacune de ces familles, cette immigration atteint le chiffre de 8,000 âmes.

Lévis se reliera à ces établissements par le chemin de Lévis à Kenebec.

Le comté de Lévis est dignement représenté aux deux Chambres, par l'honorable J. G. Blanchet. M. Blanchet fut élu président de l'Assemblée Législative en décembre 1867, et réélu à l'unanimité l'année dernière. Le député de Lévis est surtout connu par une grande expérience parlementaire.

Je ne saurais terminer cette esquisse locale déjà trop longue, sans dire un mot de l'*Echo de Lévis*.

Lévis ne serait pas une ville commerciale si elle n'avait pas un journal. La tentative de publier un journal qui fut permanent, avait plusieurs fois échoué, faute d'un encouragement libéral. L'*Echo de Lévis* fut fondé dans des conditions qui ont assuré le succès de l'entreprise. Ce journal est rédigé en français, chose assez rare dans les journaux. Monsieur Belleau, le rédacteur en chef, est un littérateur avant d'être un politique. Il a un style d'une pureté toute classique, et parsemé de pensées profondes qui dénotent un esprit d'observation remarquable.

EDOUARD HUOT.

Québec, février 1872.

CORRESPONDANCE.

Messieurs les Rédacteurs,

Je vois, par les journaux, qu'on s'occupe beaucoup en ce moment de l'exploitation de mines de fer dans la province de Québec.

On a cité plusieurs localités qui offrent le précieux métal ; toutes sont éloignées de Montréal.

Je crois pouvoir vous dire qu'il en existe bien plus près ; ici même, à Ste. Thérèse, sur beaucoup de fermes, ce métal se montre à fleur de terre, principalement sur les terres de MM. Jules Désjardins, David Brosseau, Etienne Maillé, etc.

Ce dernier demeure à quelques arpents seulement de la ligne projetée du chemin de fer entre Montréal et St. Jérôme, ce qui faciliterait beaucoup le transport.

Votre tout dévoué serviteur,

T. PARÉ.

Ste. Thérèse, 25 février 1872.

TU AS ÉTÉ RETENU !

Il est tard ; la famille est déjà à table ; le jeune Joseph n'est pas encore revenu de l'école. Il est occupé à faire sa pénitence. Il arrive enfin, et le père, qui s'est bien douté de la cause de ce retard, lui dit :—Tu as été retenu !

RUINES DE ROME.

Nous donnerons quelques détails sur ces ruines dans notre prochain numéro. On peut juger, par ces ruines, de la magnificence des palais des anciens empereurs romains. Il n'y a pas longtemps que ces ruines ont été découvertes.

Le tombeau des Scipions, ces hommes célèbres qui ont illustré Rome, est un objet d'attraction et d'admiration universelle.

BELLES DENTS.

Voulez-vous avoir de belles dents ? Il n'y a pas deux manières d'en avoir : la poudre dentifrice aromatique de M. J. O. Todd est le remède par excellence. Il a fait ses preuves et défie toute compétition.